

Note de l'auteur

On ne peut jamais écrire un ouvrage de ce genre sans l'aide généreuse et désintéressée de bon nombre de gens. Les différentes administrations chargées de faire respecter la loi et de maintenir l'ordre m'ont ouvert leurs archives, les amis de Frank Costello se sont entretenus avec moi en toute franchise et un grand nombre de gens qui l'avaient connu, d'origines et de professions fort diverses, ont partagé avec moi ce qu'ils savaient de lui.

Je les remercie pour leur aide.

Dans le cours de mes recherches, j'ai souvent été amené à résoudre un dilemme particulièrement cruel : celui de décliner l'interview, ou de garantir l'anonymat de mes sources, et cela, même lorsque je traitais avec des responsables ou fonctionnaires locaux, de l'État, de la police fédérale. Chaque fois, j'ai bien entendu tranché en choisissant la seconde option de l'alternative, même si je préfère annoncer la couleur, c'est-à-dire l'origine de telle ou telle information.

Avec les amis, les connaissances, les associés et collègues de Costello, j'ai été confronté au même problème. Écrire la biographie d'un homme réputé pour avoir été le « Premier Ministre du Milieu » est plus difficile que d'écrire celle d'un quelconque Premier Ministre « légitime ». Costello avouait d'ailleurs lui-même franchement avant sa mort : « Je gêne le monde », voulant dire par là que sa mauvaise réputation dérangeait la plupart de ses amis authentiques. Mort, il semble d'ailleurs embarrasser encore bon nombre de gens : parmi les personnalités que j'ai interrogées, la plupart ont accepté de me parler de lui, à condition que ce fût en privé, s'y refusant énergiquement en public.

La large et solide silhouette de Frank Costello jette une ombre immense sur l'histoire tout entière du crime organisé aux États-Unis, depuis l'époque de la prohibition. Il a connu tout d'abord les petits gangs indépendants qui fleurissaient au début de ce siècle et où l'on cultivait la violence et à la fin de sa vie les grandes familles hautement organisées, fonctionnant sur la base de principes modernes, entreprises quasi industrielles, qui forment aujourd'hui la Mafia. Frank Costello a joué un rôle capital dans cette métamorphose ; c'est pourquoi l'histoire de sa vie constitue à elle seule un chapitre particulier de la saga américaine, qu'elle revêt une importance non négligeable dans celle du peuple et de la nation américaine.

Son visage, fort, viril, ne ressemble guère à celui dont on affuble traditionnellement les « méchants ».

Frank Costello abhorrait la violence, qu'il qualifiait d'« ignorance », et ressemblait aussi peu, par son apparence comme par son style de vie, à l'image que l'on se fait généralement d'un parrain ou d'un caïd de la Mafia, que l'homme moderne ressemble à celui de Néandertal. Toutes proportions gardées, et sans perdre de vue la sphère très particulière dans laquelle il opérait, Frank Costello était un homme affable, intéressant, doué d'un sens des valeurs réel, bien qu'un peu dépassé. À son époque, il représenta indubitablement, et à lui seul, la force politique la plus puissante de la plus grande ville des États-Unis et personne – ou presque – ne pouvait escompter devenir juge, haut fonctionnaire ou maire sans son approbation. Il appréciait et comprenait le pouvoir, la puissance, les respectait et, instinctivement sans doute, n'enabusa jamais.

Cela ne signifie pas pour autant que Frank Costello ne fut qu'une force politique et un joueur passionné. C'était également l'un des principaux chefs de la Mafia. Il ne peut y avoir aucun doute à cet égard. Il dirigea pendant un certain nombre d'années la vieille famille de Lucky Luciano, et son influence fut telle qu'il disposa longtemps d'un siège à la « commission », le conseil d'administration du Milieu américain. Cela étant, il aspirait à la « respectabilité » avant toute chose, et ne cessa tout au long de son existence de se demander quel tour eût pu prendre sa vie s'il était né dans un tout autre milieu.

– Vous voulez savoir quel genre d'homme était Frank

Costello ? me demanda un jour à l'occasion d'une interview un homme politique démocrate ayant jadis occupé une place importante dans l'administration municipale new-yorkaise. Et bien, je vais vous le dire : cet homme était un prince.

La grande majorité des gens que j'ai interviewés – associés, hommes politiques, personnalités du monde du spectacle, avocats, journalistes, ténors du Milieu et même responsables de la police – auraient volontiers fait leur ce jugement. Et pourtant, la presse n'a pas manqué de décrire Frank Costello comme un monstre, un tueur à qui il suffisait de presser un bouton pour que quelqu'un disparaisse aussitôt, l'un des principaux financiers du trafic d'héroïne, enfin l'homme le plus puissant du Milieu.

La vérité se trouve quelque part entre ces deux extrêmes et le but de cet ouvrage est de la faire apparaître.

L'attentat

Le 2 mai 1957, Frank Costello se leva à cinq heures du matin, comme à son habitude. Après avoir passé un peignoir de bain en soie rouge, il se dirigea sans bruit vers la vaste cuisine de l'appartement de sept pièces qu'il partageait avec sa femme et leurs deux chiens, au numéro 115 de Central Park Ouest.

La matinée était plutôt fraîche, du moins pour New York en cette période de l'année, de l'ordre de quinze degrés. La circulation était nulle, seuls quelques taxis et de rares camionnettes de livraison venant rompre le silence matinal. On n'apercevait âme qui vive dans la large avenue. Cinquante-six minutes plus tard, soit à cinq heures cinquante-six, le soleil se lèverait, apportant de nouveau une sécurité raisonnable au quartier, transformant cette jungle périlleuse et obscure qu'était Central Park la nuit, en une oasis de verdure des plus plaisantes, située en plein centre de l'une des zones les plus densément peuplées de toute la planète.

Dans la cuisine, Costello appuya sur un bouton de la

cuisinière, déclenchant automatiquement l'allumage de l'un des feux. La veille au soir, une bonne avait préparé une cafetière ainsi que tous les ingrédients et ustensiles nécessaires. Il ne restait plus qu'à la faire chauffer quelques minutes avant que l'arôme du café frais ne se répande dans la cuisine. Costello introduisit une tranche de pain de mie dans le grille-pain.

Une fois ce rituel mis en branle, il se dirigea vers la porte d'entrée de l'appartement, qu'il ouvrit, et cueillit le *New York Times* déposé sur le paillason le matin même, avant de réintégrer la cuisine et de se plonger dans la lecture du journal en attendant que le café finisse de passer.

Bien que ses préférences aillent au *Daily News*, le quotidien du matin le plus populaire de New York, Costello se faisait un devoir de lire consciencieusement et quotidiennement le *Times*, plus intellectuel et aride. Il digérait beaucoup plus aisément les rubriques du *News*, égayées par de nombreux clichés, que les éditoriaux longs et gris du meilleur quotidien des États-Unis.

En ce jeudi matin, Costello découvrit dans le *Times* un nombre inhabituel d'articles intéressants. L'éditorial de première page était consacré à l'un de ses plus vieux amis et collègues, Joseph « Socks » Lanza, un homme trapu, à la face de taureau, spécialiste du racket et surnommé le « tzar » du Marché aux Poissons de Fulton, dont il contrôlait étroitement les syndicats.

Lanza avait été transféré de la prison de Sing-Sing, où il purgeait sa peine, à New York où il devait témoigner

devant la Commission Législative de l'État. Connue également sous le nom de Comité des Chiens de garde, cet organisme souhaitait apprendre par quel biais la femme de Lanza avait pu annoncer à son époux qu'il allait être libéré sur parole, et ce quarante-huit heures avant que l'affaire ne fût examinée par la Commission des mises en liberté.

L'hypothèse selon laquelle la libération anticipée de Lanza découlait d'un arrangement d'ordre politique n'échappa point aux observateurs que préoccupait ce genre de combine. La commission s'efforçait donc de découvrir si la mise en liberté de Lanza résultait effectivement d'une faveur politique et, si c'était le cas, de connaître l'identité du ou des hommes ayant conclu l'arrangement en question. Bref, un scandale de première grandeur couvait sous la cendre, et la mise en liberté anticipée de Lanza avait été annulée grâce à l'intervention personnelle d'Averell Harriman, gouverneur de l'État de New York.

Le comité des Chiens de garde interrogea Lanza au cours d'une audience tenue dans l'immeuble de l'Ordre des Avocats, mais le racketteur refusa de coopérer, se protégeant derrière le Cinquième Amendement (qui interdit à un témoin de se mettre lui-même en cause) chaque fois qu'une question pertinente lui était posée.

Agrémenté d'une photo d'une colonne montrant un Lanza souriant de toute sa figure ronde d'homme bien nourri (on eût dit l'entraîneur de quelque équipe de football photographié à l'instant de la victoire), l'article

n'apprit à Costello rien qu'il ne sût déjà. L'homme qui avait jadis tenu dans sa main Tammany Hall, c'est-à-dire l'appareil du parti démocrate de la ville de New York, n'avait aucun mal à deviner comment Lanza avait été en mesure de prendre connaissance d'une décision le concernant, avant même que celle-ci eût été prise.

Plus au courant que quiconque des arcanes de la politique municipale, Costello n'ignorait pas que Socks, dirigeant affable et raisonnable de la Mafia, disposait d'un solide réseau d'amitiés. Nul besoin par exemple de lire le *Times* pour savoir que le beau-frère de Lanza n'était autre que Vincent Viggiano, responsable du parti démocrate pour le bas de Manhattan. Il savait par expérience personnelle que Lanza avait exercé pendant des années une influence politique considérable, tout en demeurant systématiquement dans la coulisse. Pour Costello, qui avait jadis fait élire d'innombrables juges et responsables de districts, hissé à Tammany Hall, à la tête de l'appareil du parti démocrate, un homme qui lui était tout dévoué, et même manigancé l'élection d'un maire de New York, il n'y avait là rien qui ne fût élémentaire. Il n'ignorait rien des méthodes employées par Lanza et était bien placé pour savoir que certains membres de la Commission des mises en liberté, nommés par le gouverneur de l'État, étaient en fait contrôlés par la pègre. L'étonnant n'était pas que Lanza ait pu prédire son avenir, mais bien qu'il ait fini derrière les barreaux.

Costello s'intéressa également à un autre article à la « une » du *Times*, consacré celui-là à un championnat

du monde de boxe disputé la veille. Il avait parié une forte somme sur l'un des deux protagonistes, et n'avait pas lieu de le regretter. Pour la quatrième fois de sa carrière, et à l'âge de trente-six ans, Ray Sugar Robinson, l'un des boxeurs les plus doués que le monde ait connus, avait repris son titre de champion du monde des poids moyens après avoir battu Gene Fullmer par K.-O. au cinquième round d'un combat disputé au Chicago Stadium. Costello avait toujours admiré la classe de Robinson ; il le considérait comme l'un des plus grands boxeurs qui aient jamais existé, mais comme l'on estimait généralement que le champion noir était sur le déclin, les parieurs le donnaient perdant à trois contre un. Les experts ne lui accordaient guère de chances contre Fullmer, plus jeune et taillé en hercule.

Négligeant l'opinion des spécialistes du noble art, Costello avait relevé le défi en pariant cinquante mille dollars chez un bookmaker de Chicago et vingt-cinq mille autres chez l'un de ses collègues de New York. Ses gains s'élevaient donc à 225 000 dollars.

Bien qu'il eût appris le résultat la veille au soir, il prit grand plaisir à lire par le menu les péripéties du combat. Fullmer avait été projeté au tapis par un crochet du gauche au cinquième round et était resté K.-O. une minute et vingt-sept secondes.

Le *Times* était particulièrement épais ce jeudi-là, les placards publicitaires pour la Fête des Mères occupant des pages entières. Ces annonces rappelèrent sans doute à Costello qu'il lui faudrait acheter un cadeau pour

Loretta, sa femme, qu'il avait épousée quarante-trois ans auparavant. Bien qu'ils n'eussent jamais eu d'enfants, il lui offrait un présent chaque année le jour de la Fête des Mères.

Surnommée Bobbie par tous leurs amis, Mrs Costello se levait d'ordinaire entre neuf heures et dix heures du matin pour préparer elle-même le petit-déjeuner du doberman miniature et du caniche nain qu'elle chérissait particulièrement. Son mari lui faisait souvent remarquer sur le ton de la plaisanterie que, si elle s'occupait avec soin du petit-déjeuner de ces « sales cabots », il ne devait compter que sur lui-même pour préparer le sien.

Le petit-déjeuner de Frank Costello était toujours prestement expédié puisqu'il se contentait d'ordinaire d'une tasse de café noir – sans sucre – et d'une tranche de pain grillée enduite d'une mince couche de margarine. (Les chiens, eux, ne daignaient grignoter que des toasts beurrés.)

Il était fier de n'avoir aucun vice – tabac excepté – et de ne jamais avoir été assujetti à quoi que ce soit. Âgé de soixante-six ans, il jouissait d'une santé plus que convenable et son mètre soixante-quinze portait allègrement ses quatre-vingt-deux kilos. Il commençait certes à avoir un peu d'estomac, mais rien de bien extraordinaire pour un presque septuagénaire. Se souciant fort – peut-être même excessivement – de son apparence physique, il se surveillait à table.

Costello s'attarda sur les pages sportives : ce sont celles qui l'intéressaient le plus. Il adorait jouer et

pariait régulièrement sur les compétitions sportives en général, les courses de chevaux en particulier. Fin connaisseur en matière de base-ball, il connaissait les « pitchers » (lanceurs) mieux que n'importe quel gamin collectionneur de photos de joueurs. Il nota avec intérêt que les Braves de Milwaukee avaient battu les Géants de New York, mais que les autres équipes new-yorkaises avaient connu un sort plus favorable, puisque les Yankees et les Dodgers l'avaient emporté. Les résultats des courses retinrent également l'attention de Costello. Avant l'ère du pari mutuel, il fréquentait assidûment les champs de courses et continuait de se passionner pour le sort de la race chevaline, bien qu'il fût depuis de longues années interdit d'hippodrome, la police des jeux l'ayant jugé « indésirable ».

La matinée était plutôt fraîche, mais le météorologue du journal promettait un réchauffement en milieu d'après-midi, avec une température de l'ordre de vingt-cinq degrés.

À huit heures du matin, Frank Costello était habillé et prêt à emmener les chiens faire leur première promenade de la journée, dans Central Park. Il était, comme toujours, impeccablement vêtu : costume marron clair de haute coupe, chemise blanche, cravate assortie. Avant de quitter l'appartement, il coiffa un feutre gris.

Auprès des gens ordinaires qui le croisaient dans la rue, Frank Costello devait passer pour un homme d'affaires prospère, ce qui, d'ailleurs, était très précisément

l'impression qu'il voulait donner. Rien dans sa démarche, sa façon de s'exprimer, sa tenue vestimentaire ne pouvait donner à penser que la sphère de ses activités était (ou avait été) tout autre.

L'impression qu'il voulait donner au monde extérieur n'avait rien d'un effet du hasard, bien entendu. Frank Costello aspirait à la respectabilité par-dessus tout ; c'était là un sujet qu'il abordait souvent dans ses conversations, et il n'hésitait pas à confier à ses amis que la « quête de la respectabilité » était à ses yeux l'une des forces motrices de l'existence.

Les articles de journaux l'accusant d'être à la fois un gros bonnet de la Mafia, un tueur et l'un des principaux caïds du trafic de l'héroïne bouleversèrent littéralement Frank Costello et sa femme. C'est sur l'insistance de cette dernière que Frank consulta l'un de ses avocats, Edward Bennett Williams, du barreau de Washington, pour voir s'il était possible de mettre un terme à cette campagne. Williams sut convaincre les Costello qu'un procès en diffamation ne pourrait guère qu'entraîner un surcroît de publicité et de « déchirements ».

« C'est profondément injuste. On ne devrait pas avoir le droit de publier ces histoires affreuses sur Frank », se plaignit Mrs Costello auprès de ses amies.

L'attitude de son mari fut empreinte de fatalisme et de philosophie : « Tout ça fait partie du racket, confia-t-il. Et il se trouve que je fais vendre de la copie. »

« Déchirement » était l'un de ses termes favoris, et il l'utilisait à tout bout de champ, que ce soit pour

décrire une aventure amoureuse ayant tourné court ou l'angoisse des Lindbergh après l'enlèvement de leur bébé. Il avait emprunté ce mot aux journalistes de Broadway, dont il dévorait les articles.

Les Costello vivaient depuis de longues années dans cet appartement de l'immeuble Majestic. Ils entretenaient de bons rapports – bien que superficiels – avec les autres résidents et se vantaient d'être non seulement acceptés, mais appréciés par leurs voisins. Costello échangeait parfois quelques mots avec eux, pour parler du temps ou de l'accroissement inquiétant de la criminalité.

« On ne peut plus promener tranquillement ses chiens dans Central Park sans courir de risques », déclarait-il alors de sa voix rocailleuse.

Plusieurs matinées par semaine, après qu'il ait promené les chiens, un certain nombre de personnages avec qui il était en affaires apparaissaient dans le hall du Majestic. Après s'être fait annoncer, ils prenaient l'ascenseur pour le huitième étage. Ces visiteurs matinaux étaient souvent des personnalités new-yorkaises comptant parmi les plus honorablement connues : propriétaires de grands magasins, boursiers en vue, hommes politiques, juges, avocats, vedettes de la scène et de l'écran, journalistes cotés. À l'occasion aussi, des individus de « l'autre monde » de Costello : le Milieu.

Quelle que fût leur profession ou leur sphère d'activité, la règle voulait que ces visiteurs ne sonnent jamais à la porte de l'appartement de Costello sans avoir

pris rendez-vous au préalable. En revanche, Costello accordait presque toujours une entrevue à quiconque avait une raison valable de lui demander audience.

Aux alentours de dix heures et demie, « Monsieur Emploi du Temps » comme il s'était lui-même malicieusement surnommé, se dirigeait vers le lieu qui constituait à la fois son bureau et son quartier général depuis la fin des années vingt, le salon de coiffure du Waldorf Astoria. Tout New-Yorkais désireux de rencontrer « Oncle Frank », comme l'appelaient les politiciens de Tammany Hall, les quémandeurs et les plus jeunes de ses amis, savaient où le trouver, le matin, lorsqu'il n'était pas absent de New York.

Hôtel célèbre dans le monde entier, le Waldorf, qui donne sur Park Avenue, était pour Costello un cocon protecteur et reflétait parfaitement l'idée qu'il se faisait de la « classe ». Les policiers qui le filaient n'auraient ainsi jamais eu l'idée de le suivre à l'intérieur du palace, sachant pertinemment que, dès qu'ils auraient posé le pied dans le hall, la nouvelle de leur arrivée se répandrait aussitôt jusqu'au salon de coiffure, comme une traînée de poudre. Les employés de l'hôtel – réceptionnistes, grooms, jusqu'aux détectives de l'hôtel – étaient prêts à toutes les compromissions pour rendre service à Costello lorsqu'ils ne faisaient pas tout simplement partie de ses employés.

À la différence d'autres gros bonnets de la Mafia, comme Albert Anastasia ou Vito Genovese, Costello s'efforçait de ne pas verser dans le folklore qui entourait

généralement les « Hommes Respectables ». Lorsqu'il se déplaçait, il ne se faisait jamais accompagner par un bataillon de « durs » aux yeux froids, et il n'avait même pas de chauffeur-garde du corps chargé de le conduire ici ou là dans une énorme limousine noire. Costello n'avait d'ailleurs jamais eu de garde du corps de sa vie, sinon bien sûr celui ou ceux que lui imposait la police. Pour se rendre à ses rendez-vous en ville, il marchait ou utilisait un taxi.

Chaque jour, donc, il se faisait raser, manucurer, couper les cheveux et cirer les chaussures au salon de coiffure du Waldorf. Il s'occupait de ses mains avec un soin tout particulier, et la manucure avait pour consigne de polir ses ongles jusqu'à ce qu'ils reflètent l'éclat des lustres. Tandis que le coiffeur, le cireur et la manucure s'occupaient de ce bon client, ceux qui désiraient s'entretenir avec lui attendaient sur un banc voisin, ou dans le couloir.

Ces visiteurs exerçaient des professions fort diverses. Frank Erickson, le plus gros bookmaker des États-Unis, était un assidu du Waldorf, de même que certains individus bien connus des services de police de Manhattan, car liés de très près au crime organisé : c'était le cas de Meyer Lansky, Joe Adonis, Little Augie Pisano, Anthony Strollo, dit Tony Bender, Socks Lanza, et de l'associé de Costello, Phil Kastel, dit « le Dandy ».

Au beau milieu de ces hautes personnalités de la Mafia, on trouvait des politiciens de l'appareil du parti démocrate de New York (Tammany Hall) désireux de

conclure un marché ou de quémander une faveur, des hommes d'affaires ou de vagues connaissances souhaitant solliciter un emprunt, enfin des commissionnaires chargés de rendre compte à Costello de la marche des multiples affaires dans lesquelles il avait investi de l'argent.

On ne pouvait s'empêcher de songer à l'époque de la royauté, lorsque des foules de sujets se rassemblaient dans les salles d'audience pour présenter quelque supplique à leur monarque.

Avec chacun de ses solliciteurs, Costello allait et venait sans hâte le long du grand couloir qui sépare le salon de coiffure de l'hôtel proprement dit. Il s'entretenait librement avec eux sachant que, dans de telles conditions, la police était incapable de capter ou d'enregistrer ses propos.

Les policiers chargés de surveiller Costello ne manquaient jamais de s'étonner de l'éventail de gens fort large que connaissait cet homme à l'aspect très ordinaire, voire anodin. « Il suffisait de guetter l'entrée du Waldorf quelques heures d'affilée pour y voir pénétrer des pèlerins venus des quatre coins du pays », déclara ainsi un policier d'origine irlandaise chargé de filer Costello.

En ce beau matin du 2 mai 1957, l'un des visiteurs de Costello lui tendit un petit morceau de papier sur lequel était inscrite une série de chiffres. Il le glissa dans sa poche de veston, sans se douter qu'avant la fin de la journée ce bout de papier lui vaudrait bien des déboires.

Le défilé des associés et des quémandeurs prit fin aux alentours de midi. Le long couloir, qui avait momentanément servi de salle d'audience à Costello, se vida soudainement. L'heure du déjeuner était arrivée. D'ordinaire, certaines des personnalités les plus importantes reçues par Costello dans le courant de la matinée le rejoignaient à sa table (le plus souvent au Grill du Waldorf).

Après le déjeuner, Costello se rendait à l'hôtel Biltmore, dans Madison Avenue, réputé pour ses bains turcs. Encore une habitude bien ancrée de Monsieur Emploi du Temps, qui fréquentait les bains de vapeur du Biltmore trois fois par semaine, convaincu qu'il était des vertus thérapeutiques et curatives des bains de vapeur.

– C'est excellent pour la santé, déclarait-il solennellement à ses amis. Ça chasse tous les poisons de l'organisme.

Il traitait également ses affaires lorsqu'il était au hammam. Frank Erickson l'accompagnait souvent au Biltmore, de même que certains des hommes d'affaires new-yorkais les plus en vue. C'est ainsi que l'on vit à plusieurs reprises Bernard Grimbel, magnat des grands magasins, converser aux bains avec Costello. Jim Farley, président du parti démocrate sous la présidence de Franklin D. Roosevelt, était également un habitué des bains turcs du Biltmore.

Ce jour-là, Costello quitta le Biltmore vers dix-sept heures et prit un taxi pour se rendre chez Chandler's,

un restaurant de la 49^e rue Est, où il avait rendez-vous avec Tony Bender pour discuter d'affaires de famille. C'est Bender, l'un des caïds les plus en vue de la Mafia (il régnait sur Greenwich Village) et confident de Vito Genovese, qui avait organisé l'entrevue. Tueur connu pour sa volonté de puissance insatiable, Genovese passait pour être l'homme fort de l'organisation secrète.

Costello ne pouvait prévoir alors que ce rendez-vous constituait le point de départ d'un plan soigneusement orchestré, qui lui vaudrait de recevoir une balle dans la tête et l'amènerait à être déposé du trône qu'il occupait.

Le restaurant Chandler's comptait parmi les lieux de prédilection de Costello. Dirigé par des gens « bien », il le considérait comme un endroit particulièrement sûr. À l'époque, la police avait quelque raison de croire que son véritable propriétaire n'était autre que Joe Cataldo, alias Joe le Macaroni, un ami intime de Bender. Costello y retrouvait souvent les principaux sous-chefs de sa propre famille, des hommes comme Tommy (« Tommy Ryan ») Eboli et Jerry Catena.

L'historique précis des événements du 2 mai 1957 n'a jamais été exposé. Depuis ce jour fatal, la police a acquis la conviction que Bender se trouvait déjà sur place à l'arrivée de Costello. L'Empereur de Greenwich Village était attablé en compagnie de son premier lieutenant, Vincent Mauro, plus connu sous le nom de Vincent Bruno.

Les deux hommes accueillirent chaleureusement Costello, mais observèrent les formalités de rigueur,

comme le voulait la coutume pour ce genre de réunion.

– Il paraît que tu as parié la forte somme que le négro battrait Fullmer, lança Bender en guise d'introduction.

– Rien d'étonnant. Frank sait ce qu'il fait, intervint Mauro. C'est pas pour rien qu'il se lève à cinq heures du matin.

– Son orgueil était en jeu, répondit Costello pour expliquer son pari en faveur de Robinson. Ce championnat représentait pour lui beaucoup plus qu'un combat parmi tant d'autres.

Bender décida alors d'entrer dans le vif du sujet. Les trois hommes conversèrent tranquillement pendant quelques minutes, après quoi Bender quitta le restaurant, laissant Costello en compagnie de son lieutenant.

Mauro, qui serait par la suite arrêté, inculpé et condamné avec Genovese pour trafic de stupéfiants, était en excellents termes avec Costello. Les deux hommes s'appréciaient mutuellement et s'étaient même liés d'amitié au cours des semaines précédentes. L'initiative de ce rapprochement subit revenait à Mauro, qui avait pris depuis quelque temps l'habitude de faire son apparition dans tous les endroits où se trouvait Costello.

Cette amitié était réciproque: Costello appréciait fort la compagnie de Vinnie. C'était comme ça qu'il aimait les Italiens: sans détours, aimant la vie en société, au rire contagieux. Costello appréciait toutes les facettes de la personnalité de Mauro, y compris ses principes

de vie et sa façon de penser, très directe et ressemblant fort à la sienne.

Un mètre soixante-quinze, une panse un peu protubérante mais que seuls des ignorants auraient pu prendre pour de la graisse superflue, Mauro parlait d'une voix légèrement voilée, teintée d'un fort accent italo-new-yorkais, et saupoudrait sa conversation de mots italiens. Bref, un Italien fils d'Italien et fier de l'être. Costello appréciait beaucoup cet aspect du personnage.

Bien que leur amitié n'ait fleuri que depuis peu, les deux hommes se connaissaient depuis longtemps. Une fois même, Costello avait été amené à jouer le rôle de médiateur, d'arbitre, dans un conflit auquel s'était trouvé mêlé Mauro, qui, ayant le sang particulièrement chaud, avait tendance à se montrer un peu trop impulsif.

L'affaire, qui remontait à plusieurs années, avait éclaté au Golden Key Club, un cabaret de la 56^e rue Ouest fréquenté par des vedettes du spectacle et nombre de gros bonnets du Milieu : un lieu de rencontre commun à la Mafia et au show-business, donc, où l'on se retrouvait « en famille ». Le Golden Key Club était ainsi l'un des points de chute préférés de Frank Sinatra, lorsque le chanteur se trouvait à New York.

Un soir, le chanteur Billy Daniels, qui passait à l'époque en vedette au Copacabana, débarqua au Golden Key Club avec sa femme, une magnifique blonde. Malheureusement pour lui, Mauro se trouvait à une table en compagnie de Tony Bender et de Jerry Catena.

Mauro ne supportait que difficilement de voir un

Noir escorter une Blanche, et il ne quitta pas Daniels de l'œil. Son intérêt grandit lorsque le couple se mit à se disputer. Une prise de bec qui ne prêtait guère à conséquence, sans doute, mais Mauro ignorait qu'elle opposait le mari et sa femme (l'eût-il su qu'il n'aurait sans doute modifié en rien sa conduite subséquente). De son point de vue, il était déjà anormal qu'un Noir et une Blanche se montrent ensemble dans un lieu public, et à plus forte raison qu'ils s'y querellent.

Quand Daniels gifla sa femme, Mauro perdit son sang-froid. Se transmuant soudain en défenseur des Blanches opprimées, il ne fit qu'un bond – malgré sa masse – jusqu'à la table du chanteur, qu'il souleva de son siège avant de le précipiter par la fenêtre du premier étage du cabaret.

L'affaire fit quelque bruit, cela va sans dire. Les blessures de Daniels l'obligèrent à faire un séjour d'une quinzaine de jours à l'hôpital; quant à Mauro, tous ses collègues les plus raisonnables s'accordent aujourd'hui encore à dire qu'il avait fait là une sacrée connerie, même en tenant compte du climat racial particulier qui régnait aux États-Unis au début des années cinquante.

La situation exigeait l'intervention du grand arbitre du Milieu. Grâce à d'habiles manœuvres d'approche, Costello apprit que, craignant pour sa vie, Daniels n'exigeait que des excuses et souhaitait avant tout pouvoir retourner au Golden Key Club sans risque de s'y faire de nouveau défenestrer.

Mauro n'était guère disposé à présenter ses excuses

au chanteur. De son point de vue, sa conduite n'avait rien de répréhensible. Et puis il avait pris la blonde pour l'une de ces filles du Copacabana que Daniels amenait systématiquement au Golden Key Club. Enfin, s'excuser reviendrait à perdre la face aux yeux de gens très importants.

Costello parla avec Mauro comme un père à son fils égaré. Il souligna que cet incident déplaisant pouvait valoir de gros ennuis à bon nombre de gens et que, si Mauro ignorait que la blonde était l'épouse légitime de Daniels, les faits n'en étaient pas moins là : ils étaient mariés, il n'y avait pas à en sortir. « Tu as fait une connerie, expliqua-t-il à Mauro, et tu dois être assez fier pour le reconnaître. »

L'incident fut aplani et chacun continua d'aller se donner du bon temps au Golden Key Club. Pour ce qui concerne Costello, les deux parties s'accordèrent à reconnaître qu'il avait joué le rôle d'un honnête courtier.

Tandis que Costello et Mauro étaient en train de bavarder chez Chandler's, Phil Kennedy, un grand et beau cover-boy qui dirigeait à l'époque l'agence de modèles Hartford, entra par hasard dans l'établissement pour y boire un verre. En dépit de la profession qu'il exerçait, Kennedy était loin d'être efféminé. Il aimait fréquenter les personnalités du Milieu, tout comme d'autres apprécient la compagnie de sportifs connus. Ami de Frank Erickson – il allait même jusqu'à confier à ses amis que ce dernier l'avait adopté – il était également très intime avec Costello, qu'il appelait « Oncle Frank ».

Lorsque Costello déclara qu'il dînerait au Eaglet avec Bobbie et un groupe d'amis, Kennedy lui fit savoir qu'il prendrait le temps de venir boire un verre ou deux en leur compagnie avant de rentrer chez lui. Invité à se joindre au groupe, Mauro déclina la proposition en expliquant qu'il avait du travail. Il essaierait de les rejoindre plus tard toutefois, s'il pouvait se libérer.

Costello et Kennedy poussèrent peu après dix-huit heures la porte du restaurant de la 55^e rue Est, où les attendaient déjà Bobbie et leurs amis. Outre Mrs Costello, faisaient partie du groupe Generoso Pope Junior, fils du directeur de *Il Progressa*, quotidien new-yorkais en langue italienne, ainsi que du *National Enquirer*, John Miller, journaliste à l'*Enquirer* et sa femme Cindy, enfin Al Minaci, propriétaire d'une importante chaîne de juke-boxes, et sa femme, Rose.

Les Costello, le couple Miller et Pope dînaient ensemble deux fois par semaine, régulièrement. Chacun invitait les autres à tour de rôle. Ce soir-là, c'était Miller qui jouait le rôle d'amphitryon. Il avait invité les Minaci à la demande de son patron, Gene Pope : Al Minaci souhaitait en effet vivement faire la connaissance de Costello.

Ce dernier se sentait en très grande forme lorsqu'il pénétra dans la salle de restaurant : les 225 000 dollars qu'il avait gagnés grâce au combat Robinson-Fullmer lui réchauffaient le cœur ; en buvant un whisky, il expliqua à ses amis comment il avait acquis la certitude que Robinson l'emporterait. Pour un joueur heureux, rien

n'est plus agréable que de raconter par le menu les détails de son « gros coup ».

– J'ai la chance avec moi, dit-il à un moment, avant de tendre la main et de tapoter l'estomac proéminent de Cindy Miller, alors enceinte de huit mois. Cela portait chance de caresser le ventre d'une femme enceinte, expliqua-t-il, soulevant l'hilarité de ses compagnons.

Costello fit également part à ses amis d'une nouvelle d'importance nationale : il venait en effet tout juste d'apprendre le décès de Joseph Mc Carthy, sénateur du Wisconsin.

– Toute la gnôle qu'il a absorbée dans sa vie a eu enfin raison de lui, proféra-t-il en guise d'oraison funèbre. Comme je l'ai toujours dit, il ne faut jamais abuser de rien, et savoir faire preuve de modération en toute chose.

À une époque, Costello avait compté au nombre des admirateurs de Mc Carthy, mais il avait bientôt compris qu'il s'était mépris sur son compte. Au moment où Mc Carthy pourchassait les communistes jusque sous le lit des gens, Costello s'était arrangé pour faire sa connaissance et avait été fort impressionné par sa fougue et sa sincérité.

– Il voulait boucler ces salauds de communistes, et il avait raison, non ? Le malheur, c'est qu'il s'est mis très vite à accuser tout un chacun d'être communiste. Pour tout vous dire, j'ai même cru à un moment qu'il allait m'accuser d'en être un, lança Costello, et tout le monde éclata de rire à cette saillie.

Journaliste de profession, Miller se demandait

comment diable Costello s'était débrouillé pour apprendre le décès de Mc Carthy dans des délais aussi rapides. Il était bien placé pour savoir que la mort du sénateur n'avait pas encore été rendue publique, et la faculté que semblait avoir Costello d'apprendre des nouvelles confidentielles avant qu'elles ne fussent du domaine public ne laissait jamais de l'étonner.

Comme à son habitude, Costello dirigeait la conversation à sa guise. Comme le font les interviewers de métier, il savait poser la question, soulever le problème qui passionnerait tout le monde, et ramener le débat sur le sujet qui l'intéressait dès que celui-ci paraissait s'engager sur une voie de garage. Après avoir écouté, il exposait son point de vue sur la question en se penchant légèrement en avant, pour mieux capter l'attention de son auditoire ; ses yeux gris-bleu pétillaient et son visage tendu, sans expression, s'animait enfin. Pour Costello, tout problème pouvait être abordé sous plusieurs angles et il adorait exposer la méthode qu'il appliquait pour attaquer chacune de ses facettes.

Buveur moyen, Costello absorba des scotchs avant le dîner, comme à son habitude. Son humeur était visiblement excellente, et ses amis l'écoutèrent avec plaisir raconter des blagues qu'il puisait dans son répertoire apparemment inépuisable.

Au bout de trois quarts d'heure environ, l'on commanda à dîner, et les serveurs s'activèrent autour de la table ronde, vidant les cendriers, remplissant les verres, s'assurant sans cesse que tout était parfaitement

en ordre. Le service était remarquable, comme toujours lorsque l'on partageait la table de Costello.

Costello passa un coup de téléphone ce soir-là. Il était destiné à Jake Kossman, un avocat de Philadelphie que son illustre client ne manquait jamais de brocarder pour ses habits constamment froissés et son apparente incapacité à trouver sa bouche lorsqu'il était à table.

– C'est un bon avocat, mais lorsqu'il plaide pour vous, il suffit que le juge le regarde pour que vous perdiez votre procès, racontait-il à ses amis.

Kossman travaillait en étroite liaison avec Edward Bennett Williams pour essayer de dissuader le gouvernement de renvoyer Costello en prison.

Un certain nombre d'autres coups de téléphone perturbèrent le dîner ce soir-là. Kennedy (qui avait des problèmes familiaux) appela sa femme, vraisemblablement dans l'espoir de conclure une trêve. Mauro téléphona à deux reprises au restaurant, demandant chaque fois à parler à Miller, qu'il connaissait bien. Il s'excusa de ne pas avoir pu se libérer pour le dîner et fit savoir qu'il essaierait d'arriver au Eaglet pour le dessert.

En 1954, après un long procès où il avait été inculpé de fraude fiscale, Costello avait été condamné à cinq ans de détention. Après avoir purgé onze mois de sa peine, il avait été relâché en mars 1957 grâce au talent de procéduriers de ses avocats. Sa liberté ne pouvait toutefois être considérée que comme provisoire, dans la mesure où les tribunaux d'appel n'avaient pas encore pris de décision quant aux différents points de procédure

soulevés par Maîtres Williams et Kossman. Si lesdits tribunaux ne revenaient pas sur la condamnation prononcée antérieurement, Costello devrait retourner en prison pour y purger le reste de sa peine.

Costello téléphonait à Kossman car il savait qu'un tribunal devait prendre dans la journée une décision concernant une affaire identique à la sienne, qui pouvait donc faire jurisprudence. À en croire ses avocats, les seules chances de Costello de voir casser sa condamnation dépendaient de la façon dont se prononcerait la cour d'appel en question.

– Vous n'avez pas l'ombre d'un espoir, apprit Kossman à son client. La cour a rendu un verdict favorable au gouvernement.

Après l'avoir remercié, Costello rejoignit ses amis. Aucun ne put lire sur son visage qu'il venait d'apprendre une nouvelle très grave, puisqu'elle allait très probablement le contraindre à terme à retourner derrière les barreaux.

Au café, Bobbie suggéra de se rendre au Copacabana pour achever en beauté une si agréable soirée, mais Costello s'opposa à cette proposition : le dernier spectacle du Copacabana se terminait à deux heures du matin : cela signifiait que l'on se coucherait fort tard, or il avait horreur de veiller jusqu'à des heures impossibles. Il était déjà dix heures du soir, et d'ordinaire il était déjà rentré au Majestic à cette heure-là.

Voyant le visage de Bobbie s'affaisser sous le coup de la déception, il proposa toutefois d'aller au Monsignore.

Ce cabaret se trouvait dans la même rue que le restaurant où ils se trouvaient, et les musiciens y étaient excellents. Tout le monde se rallia d'enthousiasme à cette proposition.

À vingt-deux heures, deux limousines noires, la première dirigée vers le nord, la seconde vers le sud, étaient déjà garées depuis près d'une demi-heure devant l'immeuble du Majestic. Celle dont le capot était pointé vers le sud attendait près d'une cabine téléphonique et ne contenait que son chauffeur pour tout occupant. L'autre était parquée devant le Majestic – sur le trottoir de Central Park – et abritait deux hommes, le chauffeur et un passager.

Quelques minutes avant le départ du groupe, Miller reçut un troisième coup de téléphone de Vinnie Mauro. Ce dernier s'excusa une fois de plus de ne pas pouvoir se libérer, puis demanda si Frank avait l'intention de rentrer chez lui. Miller lui répondit qu'ils avaient tous décidé d'aller finir la soirée au Monsignore, à quoi Mauro s'exclama que cela tombait bien et qu'il s'efforcerait d'y rejoindre Frank dès que cela lui serait possible. C'est alors qu'il émit une requête assez étrange, à la lumière de ce que la police allait découvrir par la suite sur le déroulement de cette soirée. Apprenant à Miller qu'il se trouvait au El Borracho, un night-club, Mauro demanda en effet à son ami de le prévenir si Frank quittait le Monsignore avant que lui-même ait eu le temps de l'y rejoindre. Il n'avait aucune envie de se précipiter toutes affaires cessantes au cabaret de la 55^e rue Est

pour découvrir que Costello avait déjà levé le camp. Miller lui promit de le prévenir le cas échéant.

L'ambiance fut tout aussi animée au Monsignore qu'au Eaglet, et Costello demanda aux musiciens de jouer de vieux airs napolitains. Un quart d'heure environ après l'arrivée du groupe, Frankie (Mario) Bonfiglio rejoignit à sa table son vieil ami Costello. Le club était l'un des repaires de prédilection de Mario (comme on l'avait surnommé), « blanchisseur » au casier judiciaire impressionnant, qui fournissait en linge tous les restaurants et clubs liés de près ou de loin au Milieu, de Harlem à Greenwich Village, de même d'ailleurs que bon nombre d'établissements tout à fait honorables.

Si le temps s'écoulait rapidement pour les noctambules du Monsignore, les minutes égrenaient interminablement pour les trois hommes installés dans les deux limousines garées en double file près du Majestic, dont les yeux ne quittaient l'entrée de l'immeuble que pour consulter leurs montres respectives.

Vers onze heures moins le quart, Costello jeta un coup d'œil à sa montre et se leva, prêt à partir. Il attendait chez lui un coup de fil très important de Edward Bennett Williams, expliqua-t-il, mais il ne fallait surtout pas que son départ gêne ses amis : il prendrait un taxi pendant que ces derniers continueraient à s'amuser au Monsignore.

Habitant tout près du Majestic, Phil Kennedy proposa à Frank Costello de rentrer avec lui, et ce dernier accepta volontiers.

Peu après le départ des deux hommes, Miller se rappela qu'il avait promis de prévenir Mauro. Il composa donc le numéro du El Borracho, et obtint aussitôt son ami, à qui il apprit que Frank avait été obligé de rentrer chez lui et qu'il venait tout juste de quitter le Monsignore.

La sonnerie du téléphone retentit dans la cabine publique près de laquelle était garée l'une des deux limousines. Après avoir décroché et écouté son correspondant, le conducteur réintégra sa voiture, et fit deux brefs appels de phares. Aussitôt après, les deux voitures effectuèrent un demi-tour à cent quatre-vingts degrés, et changèrent de position.

Costello et Kennedy hélèrent un taxi qui passait devant le Monsignore. Quelques minutes plus tard, ce dernier s'arrêtait devant l'entrée du Majestic.

Il était vingt-deux heures vingt-cinq. Avant même que le taxi ait eu le temps de s'immobiliser, la limousine abritant les deux hommes s'était arrêtée derrière lui. Un homme jeune, grand, lourd et vigoureux, en sortit précipitamment et se rua à l'intérieur de l'immeuble, ne précédant Costello que de quelques secondes. Le portier essaya bien de l'arrêter, mais l'homme se contenta de l'écarter d'une bourrade. Pressé et préoccupé, Costello n'accorda aucune attention à la scène qui venait de se dérouler.

Se dirigeant d'un bon pas vers l'ascenseur, Costello dépassa le gros homme, qui s'était arrêté. Il s'immobilisa toutefois et se retourna brusquement en entendant une voix lui lancer : « C'est pour toi, Frank ! »

À cet instant précis, il vit à deux ou trois mètres de lui le bras tendu de l'homme et le trou rond et noir d'un revolver pointé sur sa tête. Une violente détonation retentit lorsque le percuteur de l'arme frappa l'amorce de la cartouche.